

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 20 (1946)
Heft: 3

Artikel: L'humanisme de Saint Exupéry
Autor: Hofer, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'HUMANISME DE SAINT EXUPÉRY

L'œuvre de Saint Exupéry, sans parler de son intérêt documentaire ni de sa valeur lyrique, est une longue, passionnée et fructueuse recherche d'une définition de l'homme. Définition de ce qui compose son bonheur. De ce qui donne à sa vie une raison, ou mieux : un sens. Que lui faut-il pour qu'il atteigne son achèvement ? A quelles possibilités enfouies dans son être peut-on faire appel pour « le lancer hors de lui-même » ? Sans cesse ces problèmes sont soulevés, repris, approfondis par l'auteur méditant sur ses expériences et sur celles de ses camarades de travail, de telle sorte que son œuvre exprime une véritable conception de l'homme, en germe dans *Courrier sud*, développée dans *Vol de nuit*, puis dans *Terre des hommes*, achevée enfin avec *Pilote de guerre* et la *Lettre à un otage*.

Il faut en effet souligner préliminairement la mesure très large dans laquelle le métier de pilote a contribué à faire de Saint Exupéry l'homme qu'il a été : il a achevé de le former, il lui a aidé à se connaître. Car son œuvre ne décrit pas un idéal inaccessible que des héros s'évertueraient à poursuivre (comme un Salavin s'épuise à vouloir la sainteté) ; elle est plutôt l'expression des possibilités et des ressources que jour après jour, sous la pression des circonstances et dans les nécessités de l'action, il découvrait en lui-même ou en ses camarades. Véritablement, le métier a forgé un humanisme.

Pour éclairer ce que j'appelle de ce nom, partons de la constatation du fait qu'il y a dans l'être humain, selon l'auteur, deux vérités ennemies, deux sens de la vie qui sont en conflit et qui n'admettent pas le partage : le bonheur individuel d'une part, le « monde sacré du bonheur », qui a ses devoirs et ses droits ; de l'autre, le monde de l'action et de l'énergie, dans lequel l'homme

se comporte « comme si quelque chose dépassait en valeur la vie humaine »¹.

C'est vers le bonheur individuel que, dans *Courrier sud*, s'enfuient Jacques Bernis et Geneviève. C'est le bonheur individuel que représente tragiquement, dans le bureau de Rivière, la femme du pilote Fabien qui vient exiger qu'on lui rende son mari, son bien, au nom « d'une clarté de lampe sur la table du soir, d'une chair qui réclamait sa chair, d'une patrie d'espoirs, de tendresses, de souvenirs »².

Mais si, pour parler de ces humbles joies, Saint Exupéry a souvent trouvé des mots aussi émouvants, *Courrier sud* et *Vol de nuit* n'en sont pas moins l'affirmation catégorique de l'autre « vérité ».

« Aimer, aimer seulement, quelle impasse ! » pense Rivière, qui a « l'obscur sentiment d'un devoir plus grand que celui d'aimer »³.

Ce devoir plus grand est d'accepter sa responsabilité personnelle dans une œuvre collective, à laquelle, parce qu'elle le dépasse en créant des réalités qui durent, l'individu consent à se subordonner. Ainsi, le drame de Jacques Bernis et de Geneviève est résolu dès l'instant où, le pilote retournant à sa tâche, l'amante va reprendre sa place et sa fonction dans le cadre familial qui est sa vraie raison de vivre.

En optant pour cette vérité, l'homme selon Saint Exupéry vise obstinément à éprouver trois sentiments — et les éprouve : le sentiment de la *force* et de la *grandeur*, le sentiment de la *durée*, le sentiment de la *solidarité*.

La force est un caractère commun aux héros de l'œuvre de Saint Exupéry. Force surhumaine mais non déshumanisée, selon les termes de Gide, de celui qui, « préparé pour un étrange sacrifice », va vaincre les éléments. Grandeur de celui qui les a surmontés, fondé alors, comme Pellerin, dans *Vol de nuit*, après sa terrible victoire, à considérer les chefs et les camarades

¹ *Vol de nuit*, Gallimard, p. 130.

² *Ibid.*, p. 129.

³ *Ibid.*, p. 131.

« gravement, comme sa propriété ». Quand l'appareil de Fabien, égaré dans la tempête, n'a plus que pour quelques minutes d'essence et que, cédant comme à un appel, le pilote émerge au-dessus de l'océan de nuages dans une clarté sereine qu'il ne quittera que pour plonger dans la mort, parce qu'il n'y a nulle part moyen d'atterrir, ne peut-on voir dans cette promenade parmi les étoiles un admirable symbole de sa grandeur ?

Organisateur responsable des vols de nuit, Rivière, devant cette catastrophe, en vient à se demander au nom de quoi il a le droit d'exiger tant d'héroïsme de la part de ses équipages. « Il s'agit de les rendre éternels. » Comme les grands conducteurs de peuples auxquels il s'apparente, il a pitié des hommes qui ne laissent pas derrière eux quelque monument — pyramide, temple inca, réseau de trafic aérien — que n'ensevelira pas le sable.

« Le but peut-être ne justifie rien, mais l'action délivre de la mort. »¹ C'est à peu près sur cette déclaration que se termine le roman. En justifiant ainsi la primauté de l'action par la volonté de durée, l'œuvre laisse subsister dans l'esprit du lecteur une sorte de malaise. Faut-il admettre que ce « quelque chose » dont le prix dépasse celui de la vie humaine est valablement défini par cette formule ? « Peut-être. » On reste en droit de contester la légitimité de cette action pour l'action, de cette victoire pour la victoire que remporte le grand Rivière, et de maintenir que ce qui prime, c'est la légitimité de l'idéal.

Une indissoluble fraternité professionnelle unit tous ces pilotes, ces radiotélégraphistes, ces mécaniciens, ces chefs d'aéroports, qui sont les acteurs des deux premiers livres de Saint Exupéry. Mais c'est surtout *Terre des hommes* qui met magnifiquement en évidence ce troisième élément qu'est la solidarité humaine. S'il reste toujours vrai pour l'auteur qu'« être homme, c'est précisément être responsable », et que l'on se découvre en se mesurant avec l'obstacle, ce recueil de souvenirs montre qu'il pense aussi, et de plus en plus, que « la grandeur d'un métier

¹ *Vol de Nuit*, p. 162.

est, peut-être, avant tout, d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines »¹. « Il faut bien tenter de se rejoindre. Il faut bien essayer de communiquer... »²

Il me semble que cette idée est une des dominantes de la pensée de Saint Exupéry. Le sens du collectif, de ce qui constitue la communauté des hommes est si fort chez lui que son style en porte profondément la marque. A toute occasion, il invite en effet son lecteur à user d'une vision des ensembles et des groupes qu'on appellerait volontiers unanimiste, si le terme n'avait été chargé par Jules Romains d'un sens très précis en rapport avec une philosophie qui n'a pas grand'chose à voir ici. En voici quelques exemples :

« Trois postes parlaient. L'un se tait, un autre entre en danse... Quel rendez-vous au Sahara ! Toute l'Europe rassemblée, capitales aux voix d'oiseaux qui échangent des confidences. »³

« Alors on s'épaule l'un à l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté. On s'élargit par la découverte d'autres consciences. »⁴

« Le village est déjà détraqué. Il a crevé ici ou là. Tout coulera par le même trou. »⁵

« ...Une foule en vrac, s'il est une seule conscience où déjà elle se noue, n'est plus en vrac. »⁶

On pourrait multiplier les citations. Il est clair que cette vision du collectif est en quelque sorte adaptée au point d'observation du pilote, qui, s'il survole par exemple une agglomération, du haut de trois ou quatre mille mètres, est naturellement conduit à l'embrasser comme un tout et à créer, s'il est poète, une forme de description appropriée pour rendre compte de sa représentation. C'est encore en unanimiste — risquons ce terme sous réserves — que Saint Exupéry voit la ligne de navigation aérienne au service de laquelle il a travaillé : suite ininterrompue

¹ *Terre des hommes*, Gallimard, p. 40.

² *Ibid.*, p. 10.

³ *Courrier sud*, Gallimard, p. 176.

⁴ *Terre des hommes*, p. 43.

⁵ *Pilote de guerre*, Gallimard, p. 118.

⁶ *Ibid.*, p. 204.

d'efforts et de dévouements dont la chaîne assure, de Toulouse en Patagonie, la victoire du pilote ; culte du courrier qui « prime tout sur quinze mille kilomètres » et dont les dernières pages de *Courrier sud* et de *Vol de nuit* nous suggèrent la ferveur collective.

Mais il s'agit ici d'autre chose que de modes d'expression inspirés à l'auteur par les circonstances de sa vie de pilote. Ou plutôt, si le métier a inspiré les modes d'expression, c'est qu'il alimentait aussi une préoccupation tenace de résoudre les problèmes du contact de l'homme avec l'homme. Ce passage de *Vol de nuit* illustre ce que je viens de dire :

« Déjà pourtant s'éclairaient les villages, et leurs constellations se répondaient. Et lui aussi, du doigt, faisait cligner ses feux de position, répondait aux villages. La terre était tendue d'appels lumineux, chaque maison allumant son étoile... »¹

Ce besoin de *contact* ou de *communion*, aussi bien que le goût de la responsabilité, impliquent la *volonté d'entr'aide* : l'homme n'accomplit toute sa mission que lorsqu'il se met en situation de servir les autres hommes ; il ne ressent intégralement sa dignité que lorsqu'il a compris que d'autres ont besoin de lui. Trois récits de *Terre des hommes* développent cette idée. Quand Guillaumet, après un atterrissage forcé dans les Andes, marche cinq jours et quatre nuits, sans s'arrêter, pour ne pas mourir gelé, ce n'est plus exactement l'instinct de conservation qui le meut ; c'est le sentiment impératif que sa femme et ses amis comptent qu'il marche. Et il marche. Plus humblement, l'esclave Bark, que l'auteur et quelques âmes charitables ont racheté et libéré, se met d'abord en quête de quelqu'un au monde qui ait besoin de lui. Et quand il s'est assuré que de petits enfants lui sont pour le moins redevables d'un peu de joie, alors seulement il comprend qu'il est de nouveau un homme libre. Enfin, perdus dans le désert d'Égypte, Prévôt et Saint Exupéry pleurent, non sur eux-mêmes, mais sur ceux qui les attendent dans le désespoir, et envers lesquels ils se sentent comme coupables.

¹ *Vol de nuit*, p. 23.

Il y a quelque chose de commun entre ces trois sentiments de grandeur, de durée et de communion qui animent les personnages de l'œuvre de Saint Exupéry. Tous trois supposent en effet qu'un besoin de *dépassement de soi* est l'exigence suprême de la personne humaine. Par là, elle atteint sa « plénitude ». A celui qui y aspire, Saint Exupéry pense que c'est l'action collective qui offre les conditions les meilleures : obstacles, responsabilités, renoncements, sentiment de la solidarité, mépris de la mort, tout concourt à le faire accéder à « cet état de don permanent qui est sans doute l'achèvement de l'homme »¹.

Plénitude, don de soi, achèvement, ces termes sont donc équivalents. Ils définissent la fin de l'homme. Tendre à cette fin, c'est, selon Saint Exupéry, trouver à sa vie une *signification*, un *sens*. C'est, en un mot, *exister*.

Or, pour « exister », l'homme peut aller jusqu'à mourir : c'est la leçon de *Pilote de guerre*. Capitaine-pilote dans un groupe aérien de grande reconnaissance, l'auteur se savait appelé à faire quotidiennement le sacrifice de sa vie pour des missions qui, dans la déroute de mai-juin 1940, avaient apparemment perdu toute signification. « J'aimerais reconnaître pour qui je meurs... »², mais « le drame de cette déroute est d'enlever toute signification aux actes »³.

Le vol sur Arras dont ce livre nous fait le récit était ce qu'on appelle une mission sacrifiée et par-dessus le marché une mission tragiquement absurde. L'angoisse qui étreignait le pilote au moment du départ n'était pas causée par la crainte de la mort — bien qu'il sentît son corps sournoisement résister — mais par cette absurdité qui révoltait sa raison. Et pourtant l'équipage a décollé. Les trois hommes qui le composaient sont allés sans hésiter au-devant d'une mort assurée qui, par hasard, les a manqués. Et chaque jour les autres aviateurs en font autant. Pourquoi cela ? Où est le « sens » ? Parce qu'il est des moments où « tu loges dans ton acte même. Ton acte, c'est toi. »⁴ « Pourquoi

¹ *Pilote de guerre*, p. 52.

² *Ibid.*, p. 55.

³ *Ibid.*, p. 94.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

[Hochedé] se bat-il ? Il se bat pour soi. Hochedé se confond avec une certaine substance qui est à sauver, et qui est sa propre signification. A cet étage la vie et la mort se mêlent un peu... Durer, faire durer... pour Hochedé mourir et vivre se concilient. » ¹

Celui qui en est là a acquis le droit « de participer. D'être lié. De communier. De recevoir et de donner. » ²

Notons ici qu'après avoir mis l'accent, dans ses trois premiers livres, sur les formes collectives de l'action, Saint Exupéry, dans *Pilote de guerre*, accorde explicitement la possibilité du dépassement à toutes les existences solitaires qui conquièrent ce que dans une page très belle il appelle « l'étendue intérieure ». C'est l'étendue intérieure qui caractérise le dominicain qui prie, Pasteur qui observe et Cézanne qui peint ³.

L'enquête sur l'homme dont nous avons suivi la marche aboutit donc avec *Pilote de guerre* — car la très courte *Lettre à un otage* ne va pas au delà sur ce point — à des conclusions contenues dans ces formules :

« La vérité, ce n'est point ce qui se démontre. » ⁴

« La vérité, pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme. » ⁵

Tel est le critère. Saint Exupéry n'en veut pas d'autre. Il refusera désormais de « juger l'homme sur les formules qui justifient ses décisions » ⁶.

Il y a lieu de remarquer d'abord le caractère intuitif de cette « vérité ». Ce ne peut être la raison qui indique à la conscience une telle ligne de conduite. La raison, elle, voudrait par exemple qu'un écrivain de génie se fît affecter, en temps de guerre, à un service moins dangereux que l'aviation de reconnaissance, ou qu'au moins il esquivât des missions aussi parfaitement déraisonnables que le vol sur Arras ! Mais une voix parle autrement. C'est un instinct profond, qui « a raison contre la raison », une sorte d'instinct de la conservation, mais assez

¹ *Ibid.*, p. 188.

² *Ibid.*, p. 186.

³ *Ibid.*, p. 103 et suiv.

⁴ *Terre des hommes*, p. 206.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

⁶ *Pilote de guerre*, p. 206.

sublimé pour pousser l'homme à mépriser la conservation de son corps, et que l'auteur appelle l'*Esprit*, seul apte à saisir ces vérités « plus hautes que les énoncés de l'intelligence », « évidentes bien qu'informulables »¹.

D'ordre moral plutôt que d'ordre logique, ce critère a donc en outre un caractère pragmatique : ce qui est vrai, ce qui par conséquent vaut la peine d'être cru et d'être vécu, c'est tout ce que l'homme sent être de nature à le rendre achevé.

Ce pragmatisme, à première vue, a quelque chose de gênant. J'ai noté déjà, à ce sujet, l'incertitude où nous laisse la lecture de *Vol de nuit*. En donnant la priorité à l'action sur le but, au sentiment de la solidarité sur la cause qui l'engendre, au don de soi sur l'idéal formulable auquel on se donne, on risque de finir par faire croire qu'on admet tous les buts, toutes les causes et tous les idéals, c'est-à-dire tous les « réseaux de liens qui font devenir »².

C'est conscient de cette objection, qui sans aucun doute fausse sa pensée, que Saint Exupéry écrivait ces lignes dans *Terre des hommes*:

« Dès lors, ne nous étonnons pas. Celui qui ne soupçonnait pas l'inconnu endormi en lui, mais l'a senti se réveiller une seule fois dans une cave d'anarchistes à Barcelone, à cause du sacrifice, de l'entr'aide, d'une image rigide de la justice, celui-là ne connaîtra plus qu'une vérité : la vérité des anarchistes. Et celui qui aura une fois monté la garde pour protéger un peuple de petites nonnes agenouillées, épouvantées, dans les monastères d'Espagne, celui-là mourra pour l'Eglise. »³

Un peu plus loin, il écartait en ces termes tout malentendu :

« Tous, plus ou moins confusément, éprouvent le besoin de naître. Mais il est des solutions qui trompent. Certes on peut animer les hommes, en les habillant d'uniformes. Alors ils chanteront leurs cantiques de guerre et rompront leur pain entre camarades. Ils auront retrouvé ce qu'ils cherchent, le goût de l'universel. Mais du pain qui leur est offert, ils vont mourir. »⁴

¹ *Ibid.*, p. 145.

² *Ibid.*, p. 198.

³ *Terre des hommes*, p. 203. ⁴ *Ibid.*, p. 208.

Terre des hommes sauvegarde donc pleinement la valeur intrinsèque des idéals et insiste sur la nécessité d'en trouver un qui unisse tous les hommes ; mais l'œuvre se termine sans en avoir donné une vue bien nette.

Il semble que la campagne de 1940 et particulièrement le vol sur Arras ont eu sur la pensée de Saint Exupéry une influence déterminante. A l'en croire, c'est très exactement au cours du survol de la ville qu'il a entrevu la réponse à cette question toujours posée, réponse que, sous la forme d'une sorte de credo lyrique, il a consignée dans les derniers chapitres de *Pilote de guerre*.

« Si je veux sauver un type d'homme — et son pouvoir — je dois sauver aussi les principes qui le fondent. »¹

C'est là que réside, aux yeux de Saint Exupéry, la seule solution qui ne trompe pas, celle qu'il considère comme l'essence de la civilisation occidentale moderne et qu'il adopte désormais pour sienne : le *respect de la personne humaine*. Il s'ensuit que tout idéal qui n'est pas animé de ce respect, qui ne fait pas de l'Homme la clef de voûte et la commune mesure de la société des hommes, même s'il fait éclore chez les individus quelque chose de ce qu'est l'Homme, cet idéal est spécieux. Reprenant cet article de foi, la *Lettre à un otage* exprime la conviction qu'a son auteur de voir le monde, une fois le respect de l'Homme fondé dans les cœurs, s'acheminer vers un système social, politique et économique harmonieux.

En conclusion, la pensée de Saint Exupéry peut être, pour deux raisons, nommée à bon droit un humanisme. Premièrement, parce qu'elle diagnostique, si je puis dire, l'aspiration suprême de l'âme humaine : à « l'acte essentiel » qu'est « le sacrifice ». Secondement, et surtout, parce qu'elle fait de l'Homme l'objet de son propre culte.

Ce qui nous amène à constater que cet humanisme est une véritable religion nouvelle. Ce n'est pas pour rien que l'on ne peut s'empêcher, quand on en parle, autorisé d'ailleurs par

¹ *Pilote de guerre*, p. 215.

l'exemple de l'auteur, de se servir d'un vocabulaire religieux : un credo, un culte, etc. La dernière partie de *Pilote de guerre* ainsi que la *Lettre à un otage* ne cessent en effet d'établir des rapports de filiation entre le christianisme et la doctrine humaniste moderne dont Saint Exupéry se fait l'apôtre. Le christianisme, depuis longtemps, a fondé la dignité et la fraternité des hommes. Il a donné, de leurs devoirs, des définitions qui se concilient avec leur liberté et leur égalité. L'humanisme moderne a repris cet héritage. Mais là s'arrête l'analogie, et ceux qui ne pensent pas devoir trouver ailleurs que dans la foi chrétienne la réponse à leurs exigences les plus profondes sont frappés bien davantage du contraste. C'est *en Dieu*, principe d'unité, que le christianisme fonde ces notions. En son lieu, la nouvelle « Eglise » a placé l'Homme et fonde *en lui* sa vérité.

Ce contraste en entraîne un autre, non moins éclatant. Nous avons vu que l'homme selon Saint Exupéry trouve en lui-même, ou doit trouver en lui-même, à l'état de possibilités, tout ce qui est nécessaire à son achèvement. Cette conception optimiste constitue une troisième raison de parler d'un humanisme à propos de la doctrine qui nous occupe. A l'opposé, le chrétien trouve tout *en Christ*, et rien hors de Lui. La force ne lui est communiquée qu'après qu'il a sondé sa propre faiblesse : « Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie. » (Phil. IV, 13.) Par Christ la vie éternelle lui est promise. La communion, les chrétiens la possèdent, avec le Père et avec le Fils (cf. I Jean I, 3). L'achèvement enfin : « Il peut sauver jusqu'à l'achèvement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. » (Hébr. VII, 25.)

Entre les termes du contraste, la partie n'est pas égale. Quelle commune mesure y a-t-il entre l'éternité qu'attend le chrétien et cette durée dans la mémoire des hommes qu'un Rivière veut assurer aux hommes d'action ? Entre l'union mystique des croyants et le sentiment humain de la solidarité ? En un mot, entre la *position* du chrétien et celle de l'homme appuyé sur ses propres forces ?

On pourrait considérer nombre d'esprits modernes comme étant, en quelque manière et dans une acception très large de

l'expression, à la poursuite du salut. Dépourvus de la foi chrétienne, mais résolus à lui substituer quelque chose, ils vont dans les directions les plus diverses à la « recherche d'une Eglise », selon le mot de Jules Romains. Parmi eux, Saint Exupéry prêche l'humanisme. Dans *Possession du Monde*, Duhamel aussi pose les principes d'une sorte de religion. Il en est d'autres. On peut également, comme un Mauriac dans le monde catholique ou un Denis de Rougemont dans le monde protestant, s'en tenir au christianisme. Il faut alors faire naître en soi non « l'Homme » moderne adulte, mais bien le « petit enfant ».

H. HOFER.